

Richard Tuil De Cergy

# Le Futur Papillon

*Souvenirs érotiques d'une jeune femme*



EXTRAIT

Cergy, le 29 novembre 1998

# 1

## Complexes

Il faisait une de ces chaleurs ! Les passants se traînaient dans les rues, accablés, nerveux. Je portais un fin chemisier que j'avais laissé échancre dans l'espoir de favoriser une ventilation aléatoire. Je n'étais plus qu'à une centaine de mètres de chez moi. J'aspirais à être rentrée. J'imaginai déjà la fraîcheur de l'eau ruisselant sur mon corps moite. Je m'apprêtais à changer de trottoir lorsque je le vis venir. Le regard de l'homme plongea immédiatement sur ma poitrine. Je connaissais bien ce coup d'œil qui se voulait furtif mais n'arrivait pas à se détacher de son objet. Je m'aperçus que, bien qu'ayant vécu un certain nombre de situations désagréables où il m'avait fallu me débarrasser comme je pouvais d'importuns grossiers, voire brutaux, malgré quatre tentatives de viol dont une qui avait failli bien mal se terminer, je ne pouvais m'empêcher de ressentir cette

fierté idiote, ce picotement diffus dans le bas-ventre.

C'est chaque fois pareil : dès qu'un homme – ou une femme – me regarde, je ressens un émoi irrépressible. Il est vrai que j'ai tout ce qu'il faut pour attirer les regards. Pourtant rien, au départ, ne semblait se combiner pour me tisser le destin d'une allumeuse. J'ai mis des années avant de réaliser à quel point la nature m'a gâtée. Je n'ai que 26 ans aujourd'hui, mais je n'ai commencé à tirer parti de mes avantages que vers 14 ans. Quand j'étais enfant, je me trouvais laide. Il faut dire que j'étais plutôt du genre échalas, maigrichonne, blondasse, avec des yeux verdâtres que je trouvais trop pâles. Je ne pris conscience de leur force d'attraction que bien plus tard.

Mes véritables débuts en matière de sexe furent plutôt modestes. À la fin de mes études primaires, je m'étais laissée tripoter par un petit brun entreprenant. Nous devions, au retour de l'école, emprunter le même chemin. Nous passions devant un manège dont les écuries, à peine surveillées et souvent désertes, offraient un espace de jeu idéal. Je contemplais, fascinée, les immenses croupes des chevaux, leurs cuisses puissantes, la beauté de leur pelage. L'odeur forte qu'ils dégageaient m'enivrait.

Ce jour-là, le petit fripon avec qui je partageais des jeux encore bien innocents, me roula dans la paille et se mit à me chatouiller un peu partout, me faisant rire aux éclats. Au cours d'un de ces jeux, il

cessa soudain de rire et entreprit, sans aucun préliminaire, d'explorer ma petite fente. Ne comprenant pas grand-chose à ce qui se passait, je me laissai faire, m'abandonnant à cette intrusion inattendue. Le trouble plaisir que j'en ressentis m'avait alors fort surprise. Je ne tardai pas à saisir les règles de ce jeu singulier et, très vite, c'est moi qui roulai le petit brun dans la paille de l'écurie et m'esclaffai à la vue du petit robinet qu'il semblait si fier de m'exhiber.

Je ne reçus aucune éducation sexuelle. Pour mes parents, le sexe, c'était le mal, le démon. Le sujet était d'ailleurs tabou. Je crois me rappeler que ma mère regrettait qu'il fallût, pour procréer, se livrer à cette lamentable « chiennerie ».

Quand, vers 13 ans, mes seins ont commencé à se développer, trop tôt, trop vite, trop fort, j'en fus consternée. Je ne savais plus quoi inventer pour dissimuler ces deux grosses boules disgracieuses qui saillaient, si mal à propos me semblait-il, sur ma chétive poitrine. Les pulls les plus amples, les blouses les plus larges n'arrivaient pas à dissimuler cette opulence qui m'effrayait et que je maudissais. De surcroît, j'attribuais au poids de ces deux masses de graisse inutiles et encombrantes les maux de dos qui me prirent à l'époque. Très vite, je n'osai plus regarder personne dans les yeux – surtout les nombreux amis de mon père – de peur de surprendre ces petits regards furtifs vers mes rondeurs qui me

mettaient en transes et achevaient de me rendre honteuse de mon corps. J'en développai un véritable complexe.

Dès mon entrée au lycée, je fus l'objet de l'attention soutenue puis de l'assiduité inlassable des garçons. Très vite, je réalisai que c'était bien ma poitrine, imposante et haut perchée, ferme et ronde, qui les attirait. Leurs regards, qu'ils n'arrivaient pas à détacher de mes seins, me dégoûtait. Bien sûr il m'arrivait, surmontant mes appréhensions, de céder aux insistances de l'un ou de l'autre, plus par curiosité et dans un esprit de découverte que par réelle attirance. Je me laissais peloter et bécoter dans les vestiaires ou dans les toilettes, toujours étonnée de voir ces adolescents boutonneux et haletants, le visage rouge et grimaçant, les yeux exorbités, les traits figés en une expression bestiale, se frotter contre mon corps à peine émoussillé.

Un flirt un peu poussé dégénéra un jour, avec un grand blond qui avait eu le mérite de me faire beaucoup rire. Il réussit à m'attirer chez lui en l'absence de ses parents, et, sous prétexte de me montrer sa collection de bandes dessinées, me fit monter dans sa chambre. Peu après, nous étions plongés dans Natacha, hôtesse de l'air ; il affirma qu'elle me ressemblait beaucoup. Il lisait par-dessus mon épaule et avait passé son bras autour de mon cou. Sa main s'était emparée d'un de mes seins et s'était mise à le pétrir timidement. J'en conçus un

certain trouble et ne repoussai pas ses avances lorsqu'il se fit plus entreprenant. Au moment de me ravir une virginité qui ne représentait pas grand-chose à mes yeux, il ne riait plus. La chose se passa dans une consternante morosité, sans rien de romantique ni d'émouvant. Le brave garçon ne s'était pas montré trop habile. Peu fier, il ne chercha pas à prolonger. Je ne l'y invitai guère. Je pris plaisir cependant à poursuivre, seule, la lecture de Natacha, hôtesse de l'air.

C'est sans conviction que je renouvelai, de temps à autres, cette expérience peu enthousiasmante. En réalité, je sortais presque toujours déçue et attristée de ces ébats trop rapides, souvent brutaux, où les corps se frottaient sans s'épouser, où les émotions n'avaient pas droit de cité et où tout sentiment semblait incongru. Je développai, à l'égard de ces mâles bêtards et brutaux, un mépris que j'eus de plus en plus de mal à dissimuler. J'en étais malheureuse, frustrée. Mes « appâts » faisaient obstacle à ce que je recherchais au fond de moi : une relation, une vraie.

Peu à peu, le sexe perdit pour moi tout réel attrait. Lorsque je sentais s'éveiller ce que je nommais à l'époque mes « démangeaisons », n'osant me toucher de crainte de « profaner mon corps », je me soulageais en me fourrant le polochon qui ornait la tête de mon lit entre les cuisses et je me frottais sur le tissu rêche jusqu'au soulagement.

Je finis pourtant, bravant l'interdit, par découvrir

que j'éprouvais du plaisir si j'exerçais sur le petit bouton situé juste dans mon entrecuisses une pression suffisante durant un certain temps. Il m'arriva de plus en plus fréquemment de m'adonner à de longues séances de masturbation que je prolongeais le plus possible, m'arrêtant au seuil de l'orgasme, laissant redescendre un peu la tension pour repartir de plus belle, faisant durer encore pour, n'y tenant plus, prête à exploser, le cerveau engourdi, le clitoris tout gonflé, m'abandonner enfin à une fulgurante jouissance qui me submergeait et me laissant pantelante.

Ce n'était pas tant le climax et l'apaisement qui m'attendaient au bout de mes attouchements intimes que je guignais, mais plutôt le plaisir de prolonger au maximum cette sensation de flotter, de me situer hors du temps, de sentir s'estomper les limites de mon corps, d'exister autrement, dans une sorte de grisante apesanteur. Je me repaissais du sourd bourdonnement de mes oreilles, des pulsations accélérées de mon cœur, de ma respiration qui se faisait alors haletante. J'en arrivai bientôt à me bourrer le vagin comme je pouvais. Tout y passa, à commencer par mes doigts, puis ce furent des manches de brosses à cheveux ou d'ustensiles de cuisine, des goulots de bouteilles, sans oublier la panoplie des fruits et légumes phalliques : bananes, concombres...

Ces amours solitaires et bâclées me laissaient maussade et frustrée. Je ne pouvais me toucher sans

ressentir une forte émotion. C'est que, à chaque fois, j'avais conscience de commettre un péché, de faire le mal, de me laisser aller à une chose dégradante. Je me persuadai que je n'étais qu'une petite vicieuse doublée d'une hypocrite.

Les choses auraient pu s'atténuer au fil du temps, mais ce qui m'arriva un soir dans ma chambre renforça au contraire ce sentiment de culpabilité. Je ne m'en souviens que trop bien : j'étais occupée, dans la pénombre de ma chambrette à me procurer un petit plaisir solitaire lorsque soudain, sans prévenir, mon père ouvrit la porte et me surprit dans une attitude sans équivoque. Les draps rejetés, les cuisses écartées, les doigts bien enfoncés dans ma chatte ; les joues en feu et les yeux révulsés, je devais offrir un joli spectacle ! En un clin d'œil mon père fondit sur moi. Je n'eus pas le temps de crier ou de m'affoler. D'un geste rapide, il m'avait retournée et m'administrait une mémorable fessée. La douleur m'arracha des cris et fit jaillir mes larmes. Très vite cependant, et à ma vive surprise, un plaisir sauvage vint se joindre à ma douleur, la dénaturant, la muant en une sorte d'excitation rageuse. Je ne crois pas que mon père réalisa que je jouissais. L'orgasme fut exceptionnel ! J'arrivai toutefois à le dissimuler au milieu de mes sanglots.



## 2

### Rattrapage scolaire

Vers le milieu de mes études secondaires, je commençai à prendre figure humaine : la poussée verticale se ralentit, et je vis avec plaisir mes cuisses se muscler, mon torse s'élargir et ma carrure gagner quelques appréciables centimètres. Mes cheveux prirent une teinte plus nuancée, leur blondeur presque blanche virant au blé mûr. Je m'aperçus que mes yeux, que je trouvais trop pâles, s'étaient enrichis de toute une gamme de verts et d'ocres, et que le fin pailletage doré qui s'y mêlait produisait un bien joli effet. Je continuai de considérer que ma poitrine faisait une saillie forte inopportune sur ma silhouette qui demeurait longiligne. C'était là, je ne m'en rendais pas encore compte, loin d'être l'avis de tout le monde.

C'est à cette époque que je vécus une aventure un peu particulière avec mon prof de maths. C'était un homme à l'air préoccupé, grand et fort, pas trop mal

bâti, aux cheveux foncés qu'il portait plaqués sur un crâne allongé. Il chaussait une paire de lunettes à monture noire, ce qui achevait de lui donner l'air autoritaire qu'il recherchait. Il me regardait un peu trop souvent pendant ses cours que je trouvais fastidieux ; je n'ai jamais été – et ne serai jamais – une matheuse. À l'instar de tous les garçons que je croisais, c'est du côté de ma poitrine que son regard aimait à s'attarder. Il me questionnait plus souvent qu'à mon tour et si, au début, je pensais que c'était par sadisme, je réalisai très vite que c'était là pour lui une manière de multiplier les occasions de me reluquer. Je me sentais nulle, et la surabondance d'interrogations orales dont il me gratifiait me le rappelait de manière lancinante. Un jour, il me retint après le cours et me fit valoir, non sans pertinence, à quel point j'accusais de retard par rapport à la moyenne de la classe. Il me proposa quelques cours de rattrapage. À la manière dont il rougit en offrant de me recevoir dès le lendemain dans la salle d'études, je devinai l'orientation réelle de ses intentions. Après une brève hésitation, je décidai de jouer le jeu : la perspective d'une nouvelle expérience n'était pas de nature à m'intimider. Après tout, on verrait bien ! Qu'est-ce que je risquais ? Comme par défi, pour que les choses soient claires, je fis exprès de porter ce jour-là un short assez court. Par contre, je pris soin, par pur réflexe, de dissimuler mon encombrante poitrine sous un ample pull informe. Le prof m'attendait dans la

salle d'études lorsque je me présentai à l'heure convenue. Il se montra prévenant, m'installa à un des bancs du premier rang, et me soumit une dizaine d'exercices d'algèbre qu'il avait préparés sur un morceau de papier quadrillé. Ce n'était pas trop difficile et je contournai les quelques pièges dont il avait émaillé sa feuille. Lorsque j'eus fini, il me pria de le rejoindre afin de contrôler mon travail. De la main gauche, il prit le papier et commença à lire mes réponses. Très vite il s'exclama :

– Mais ce n'est pas mal ça, ma petite Nathalie !

De sa main droite, demeurée libre, il me tapota les fesses à petits coups répétés, dans l'espoir probable que je ne verrais dans son geste pas autre chose qu'un affectueux encouragement. Reportant son attention sur la feuille de papier, il « oublia » sa main sur ma fesse. Tout en ponctuant sa lecture de petits « oui... oui, c'est bien !... c'est juste... oui... », il glissa sa main le long de ma cuisse qu'il se mit à caresser en un lent va et vient. Puis, ayant laissé ses doigts courir jusqu'au-dessus de mon genou, il s'insinua entre mes cuisses avant de remonter lentement vers mon entrejambe. Ne sachant trop quelle attitude prendre, je le laissai faire. Je ne ressentais rien de particulier à vrai dire, si ce n'est une sourde angoisse ponctuée d'une sorte de bourdonnement lancinant. Encouragé par ma passivité, le prof s'enhardit et glissa ses doigts dans mon short. Il chercha à écarter ma petite culotte de façon à se frayer un chemin vers mon jardin secret

si mal défendu. Je ne fis rien pour l'aider, me contentant de demeurer immobile, ce qui ne manqua pas de le décontenancer. Il commença à respirer bruyamment, et je sentis ses doigts se raidir. Il s'énervait, ne sachant trop comment s'y prendre. J'avais plutôt envie de rire, mais je parvins à me contenir. Brusquement, abandonnant sa prise, il pivota sur sa chaise, me fit face et, haletant, rouge de confusion et d'excitation, il me dit, d'une voix sourde et rocailleuse :

– Ma petite Nathalie, je... je voudrais que tu me fasses un petit plaisir... euh... tu auras tous les cours de rattrapage que tu voudras... gratuitement, mais... j'aimerais... j'aimerais tant... euh... que... que...

Les mots ne sortaient pas, il me fallut bien lui venir en aide, le bonhomme était pitoyable. Je ne sais ce qui me poussa à lui dire :

– Mais que voulez-vous, monsieur ? Dites-moi... et j'ajoutai, mue par une soudaine impulsion perfide, paraphrasant ce ton condescendant qu'aiment à utiliser les adultes : je verrai ce que je peux faire !

Je m'étais un peu écartée du bureau et, par jeu, m'étais déhanchée en une pause qui ponctuait mon ton désinvolte. À ce moment j'aperçus la bosse énorme qui déformait son pantalon. Je n'avais jamais rien vu de pareil, je sentis s'envoler d'un coup ma belle impertinence.

Il se leva et s'approcha. Il avait l'air furieux.

– Je voudrais voir tes seins !

Il devait avoir retenu ces mots trop longtemps et à un prix trop élevé : il me les hurla au visage. J'en fus toute paniquée, et le vague début d'excitation que m'avait procuré son investigation maladroite se mua en répulsion. Cinglée par son hurlement, impressionnée par sa haute taille et son évidente force physique, je demeurai comme paralysée.

– Enlève ce pull, dit-il, d'une voix rauque.

Je n'osai pas refuser, craignant quelque violence. À contre cœur, déjà au bord des larmes, je fis passer mon pull par-dessus mes épaules. Lorsque je reportai mon regard sur lui, je vis mon prof, les yeux exorbités, rivés à mes seins, écarlate, la bouche ouverte, soufflant comme une locomotive.

– Dieu que tu es belle !... ah... aaah !... Enlève ton soutien-gorge, ajouta-t-il, haletant.

Toute tremblante, je passai les mains dans mon dos et entrepris de dégrafer le vêtement. Paniquée comme je l'étais, je me montrai plutôt maladroite et dus m'y reprendre à plusieurs reprises avant que l'attache ne cédât. Lorsque mon prof vit mes deux gros seins se balancer sous ses yeux, il eut comme une sorte d'attaque : son visage déjà congestionné vira au violacé, je crus que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites, il était comme tétanisé. Sortant de sa torpeur, il ouvrit sa braguette d'un geste brusque et désordonné et, sans vergogne, exhiba un phallus qui me parut monstrueux. Je faillis hurler de frayeur. Il me faisait l'impression de s'être mué en un dément

que rien ne pourrait arrêter. J'étais terrifiée à la vue de ce membre aux proportions démesurées. Je réalisai soudain que le spectacle de ma poitrine qui se soulevait à un rythme rapide achevait d'exaspérer mon prof. Je reculai de plusieurs mètres. Il ne chercha pas à se rapprocher. Sa main droite enserra son membre dressé, et il se mit à se branler tel un possédé. Je n'avais jamais vu ce geste qui me parut tout à la fois grotesque et ignoble : une manifestation de l'animalité à l'état pur.

J'ignorais à ce moment dans quelles proportions mon point de vue sur la chose allait évoluer ! Pour l'heure, j'étais écœurée ; je crus un instant que j'allais vomir. J'eus le réflexe de me protéger, et, à cette fin, croisai les bras devant ma poitrine et tentai de dissimuler mes seins en les emprisonnant dans mes mains. Peine perdue : la chair débordait mes chétives menottes et j'eus le sentiment que mon geste venait de porter à son comble l'excitation de mon prof. Il se branlait à présent sur un rythme effréné. La scène me parut d'une brutalité insoutenable. Il ferma les yeux et émit une sorte de plainte douloureuse. Un long jet de liquide blanchâtre jaillit soudain de l'extrémité de sa verge brandie, suivi presque aussitôt d'un deuxième, puis d'un troisième. Le liquide, projeté à une incroyable distance s'étala sans bruit sur le carrelage de la salle d'étude. J'eus un hoquet de dégoût. C'en était trop : je ramassai mon pull, récupérai mon soutien-gorge et quittai en hâte la salle d'études. Fort

heureusement, le couloir était désert.

Je me rendis aux toilettes toutes proches où je pris le temps de me calmer, de me rafraîchir et de me réajuster. Je me sentais salie, humiliée. Je me mis à sangloter, en proie à un désarroi incoercible. Lorsque plus tard, enfin calmée, je retournai dans la salle d'études afin de récupérer mon cartable, le prof n'y était plus, à mon grand soulagement.

Dans les semaines qui suivirent, il ne m'adressa plus de ces regards furtifs que je n'aurais d'ailleurs plus supportés, et ses interrogatoires furent plus rares. Je ne confiai à personne cet épisode grotesque.



### 3

## Cynthia

Décidément, ces adolescents qui semblaient assimiler brutalité et virilité m'attiraient de moins en moins. Deux années passèrent qui ont correspondu à un grand vide dans ma vie sentimentale et sexuelle. Je me laissais bien culbuter de temps à autre, au terme d'une quelconque « boum » bruyante et arrosée, le plus souvent dans un état second, à moitié abruti par un excès d'alcool et de musique tonitruante, histoire d'apaiser l'orage de mes sens. Je ne garde d'ailleurs de cette époque peu glorieuse qu'un souvenir assez confus.

Et puis survint Cynthia. J'étais alors en terminale. Nous reçûmes un jour, c'était un jeudi, la visite du censeur qui nous présenta une nouvelle venue. Dès le premier abord, Cynthia me fit une vive impression. Elle était d'une beauté à couper le souffle : mince, grande, les cheveux châtain très clair, le visage

parfaitement harmonieux et régulier, un corps sculptural, de beaux yeux en amande, d'une eau profonde. Je mangeai du regard cette superbe créature qui rayonnait de santé et d'une sorte de force mystérieuse. Elle dégageait quelque chose de tout à la fois puissant et délicat.

Je remarquai cependant, après quelques temps, qu'elle affichait volontiers une petite mine maussade. Je ne sais trop pourquoi, cet air mélancolique, qui me semblait en parfaite contradiction avec sa beauté, me la rendit attirante. Elle ne tarda pas à se rendre compte que je l'observais. Elle me rendit mes regards, ajoutant à son œil triste une petite pointe d'ironie qui me sembla révéler un pan de sa personnalité qu'elle ne devait pas laisser deviner volontiers. Une étrange complicité naquit ainsi, bien avant les premiers échanges de paroles. Elle avait une façon de laisser lentement tomber la tête en arrière, lorsqu'on la questionnait, se donnant ainsi l'air de plonger dans un abîme de réflexions, qui me séduisit, je ne sais pourquoi. Peut-être est-ce parce que je me doutais que c'était là un système, une protection ? Quoi qu'il en soit, un jour, nous nous retrouvâmes nez à nez à l'entrée du lycée. Je n'avais pas encore eu l'occasion de la détailler d'aussi près, elle me parut incroyablement belle : un visage légèrement allongé, aux formes régulières, se terminant par un petit menton pointu ; de grands yeux d'une couleur indéfinissable, sorte de mélange de bleu profond, de turquoise et de fauve, le